

L'ÉNIGME DE LA CHINE ACTUELLE

I — Les généraux — Les partis.

La Chine d'aujourd'hui paraît singulièrement énigmatique à qui l'observe de loin.

Dans sa capitale se succèdent des gouvernants-fantômes : leur changement semble n'exercer aucune influence sur le sort du pays. Des généraux aux noms étranges apparaissent, disparaissent, reparaissent sur la scène politique, tantôt s'opposant, tantôt se rapprochant ou s'alliant, pour des raisons mystérieuses. Leurs subordonnés les aident jusqu'au moment où ils les trahissent. Les troupes maintiennent l'ordre, à moins qu'elles ne le troublent elles-mêmes ; tour à tour elles arrêtent les bandits, et procèdent au pillage.

Ces luttes entre Chinois créent une agitation qui finit par atteindre, ou ne cesse de menacer tous les étrangers fixés en Chine. Des dépêches annoncent de terribles conflits, de cruels massacres ; mais, par bonheur, elles sont, d'ordinaire, démenties quelques jours après. Les puissances prodiguent aux divers belligérants de bonnes paroles, et, en même temps, elles hâtent l'envoi de troupes et de vaisseaux...

Pour essayer d'éclaircir cette situation obscure, appliquons la règle cartésienne : il faudrait « diviser chacune des difficultés en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre. »

Analysons, pour tenter de la résoudre, l'énigme de la Chine actuelle. On y découvre un problème d'ordre militaire, un problème de politique intérieure, un problème de politique internationale.

Problème d'ordre militaire : qui sont ces généraux dont les forces s'opposent en ce moment ? — Problème de politique intérieure : que signifie le conflit du Nord et du Sud ? Qu'est ce que le *Kouo min tang* ? Quelles sont les origines éco-

nomiques et intellectuelles ou sentimentales de ce grand parti ? — Problème de politique internationale : quels reproches adressent les Chinois aux puissances et aux étrangers fixés en Chine ? que répondent Européens et Américains ? comment réagissent, en face des aspirations chinoises, les puissances intéressées ? quelles sont les perspectives d'avenir ?

Les Généraux

L'opposition des généraux, de ces gouverneurs militaires qu'on nomme *Toukiuns*, n'est pas, dans l'histoire de la Chine, un fait nouveau. Il peut sembler, au premier abord, que l'agitation présente soit un simple recommencement des troubles provoqués, jadis et naguère, par les convoitises égoïstes de chefs puissants.

Il y a eu, constamment, dans le passé, des révoltes de généraux cherchant à se rendre indépendants ou à s'emparer du pouvoir pour mieux satisfaire leurs désirs et leurs ambitions. L'histoire cite, par exemple, un général qui, il y a douze siècles, sous la dynastie Tang, fut séduit par l'une de concubines de l'empereur, et leva l'étendard de la révolte pour devenir le seul possesseur de la femme aimée. L'empereur dut s'enfuir devant le général victorieux ; il emmena sa concubine ; mais les troupes, voyant en elle la cause de leurs misères, exigèrent qu'elle fût mise à mort. L'empereur dut sacrifier celle qui était pour lui « le soleil et la lune », celle dont la peau était polie comme un beau laque, tiède et parfumée... Un drame chinois encore joué actuellement met en scène ces émouvantes aventures...

En 1911, la cause de la République est gagnée par les chefs militaires, révoltés contre l'empereur. Aux premières années du nouveau régime, les généraux con-

servent une influence prédominante. Leurs armées, même quand elles sont entretenues à l'aide de ressources nationales, sont moins au service des intérêts nationaux, ou même provinciaux, qu'au service des intérêts particuliers de leurs maîtres. Elles sont un excellent moyen de pression sur le pouvoir, qui se trouve ainsi contraint de fournir à leurs chefs les fonds nécessaires à leur entretien. Le gouvernement consacre tous ses efforts à obtenir l'appui de ces généraux, détenteurs du pouvoir réel. Et ceux-ci lient momentanément leur fortune au sort de telle ou telle personnalité politique.

Ces armées sont généralement composées d'anciens brigands, et plus redoutées par la masse de la population honnête que les bandes de pirates elles-mêmes : elles sont les *grandes compagnies* de la Chine actuelle : — des *grandes compagnies* munies d'armes perfectionnées, de fusils, de mitrailleuses et de canons modernes, parfois d'avions et d'automobiles blindées.

Parmi les chefs de guerre qui luttent dans la Chine actuelle, trois s'imposent particulièrement à l'attention : Tchang Tso Lin, Feng Yu Siang, Tchang Kaï Chek.

Tchang Tso Lin

Tchang Tso Lin, « petite tête, corps menu, maigre, tout en nerfs », est, d'esprit, tout à fait « vieille Chine » ; rusé, très rusé, « trop rusé pour être fin » (1). C'est, paraît-il, un ancien chef de bandits. Pendant la guerre russo-japonaise, il aurait, dit-on, mis sa petite bande de Khoungouzes au service des Japonais. Il serait resté à leur solde. Ce serait grâce à leur appui qu'il est devenu gouverneur de Moukden, puis gouverneur général de la Mandchourie, et maréchal. Ce serait par son entente avec les grandes sociétés financières et commerciales japonaises qu'il aurait acquis une immense fortune. Ce serait, enfin, d'accord avec le Japon qu'il a, en 1922, proclamé l'indépendance de la Mandchourie lorsque le gouvernement de Pékin le destitua de

son poste, le priva de tous ses titres, et décida la confiscation de ses biens.

Il y a, d'ailleurs, toute raison de penser que le « seigneur de Moukden » se sert habilement des Japonais plutôt qu'il ne les sert fidèlement.

Il commanderait à environ 250.000 hommes, munis d'un armement moderne, d'avions et de tanks (2). Il fait régner l'ordre par la terreur, abattant les têtes de tous ceux qui le gênent, lieutenants soupçonnés de trahison, journalistes trop indépendants, banquiers trop riches. Il vit entouré d'une garde nombreuse. Quand il sort, sa police fait évacuer les rues et interdit aux habitants de se montrer aux fenêtres : alors apparaissent quatre automobiles blindées, aux mitrailleuses toutes prêtes, avec des soldats armés sur les marchepieds : le dictateur est dans l'une d'elles... (3).

Longtemps Tchang Tso Lin a eu pour principal adversaire le général Ou Pei Fou, qui avait, en 1918, renversé le président Li Yuen Hong et son premier ministre Touan Chi Jouï, accusés de vendre la Chine aux Japonais. — Ou Pei Fou était considéré comme l'agent des Américains et aussi des Anglais ; on le soupçonnait de recevoir d'eux des sommes importantes, auxquelles s'ajoutaient de formidables prélèvements sur le peuple des provinces centrales occupées par ses troupes (on dit qu'en 1925, il a fait payer, par anticipation, les impôts dus jusqu'à l'année 1932). Tchang Tso Lin parut, à certains moments, par exemple au milieu de 1926, se rapprocher de son vieil ennemi Ou Pei Fou, puis il se retourna contre lui. Les troupes d'Ou Pei Fou furent battues par les troupes cantonnaises, qui leur enlevèrent Hau Yang et Hankéon en septembre 1926 et Ouchang en octobre 1926, puis battues à nouveau par les troupes de Tchang Tso Lin en mars 1927. Depuis, Ou Pei Fou a disparu de la scène politique.

(1) Francis Borrey, *Journal des Débats*, 18 juin et 10 août 1925.

(2) Jules Sauerwein, *Matin*, 31 mars 1927.

(3) Pierre Benoît, *Journal*, 26 octobre 1926.

Comme lui ont disparu tour à tour le gouverneur de Changhaï, Sun Chuan Fang, dont l'armée est vaincue par l'armée cantonaise à Hang Tchou en février 1927, et le gouverneur du Chan-tong, Tchang Tsun Tchang, dont l'armée est vaincue par l'armée cantonaise en mars 1927 à Sung Kiang, dans la bataille pour Changhaï.

Ainsi, Tchang Tso Lin reste le seul grand *toukiun* de la Chine du Nord.

Feng Yu Siang

Fort différent, à tous points de vue, de Tchang Tso Lin nous apparaît Feng Yu Siang. Il est corpulent, et de taille imposante ; « tête solide et massive, avec des zygomatides accentués, une mâchoire carrée, mâchoire d'homme d'action ; une tête à la Danton ». Il garde « un calme olympien » (1). Il est le « maréchal chrétien », a épousé une Chinoise cultivée et intelligente, secrétaire de la *Young Women Christian Association*. Mais son protestantisme ne l'incline à aucune complaisance envers les Anglais et les Américains qui répandent, en Chine, la religion réformée. Il se sent moins proche de ses coreligionnaires étrangers que de ses compatriotes non chrétiens. Il a fait, à diverses reprises, montre d'un patriotisme qui paraît, en Chine, un sentiment nouveau.

Quand la foule chinoise fut massacrée, en mai 1925, par la police anglaise de Changhaï, Feng Yu Siang déclara : « Mon épée n'est pas lourde, mais elle est au service de mon pays, de la patrie pour laquelle moi et les miens sommes prêts à verser notre sang. » Il fit alors figure de héros national.

Certains de ses généraux sont encore plus ardemment chrétiens que Feng Yu Siang. Ses troupes, que l'on dit être d'une rare discipline, chantent, en marchant, des cantiques. Les soldats font, paraît-il, la prière trois fois par jour. On a comparé son armée à l'armée de Cromwell.

Feng Yu Siang, qui commande, selon les uns, à 40 ou 60.000 hommes, selon d'autres, à 100 et même à 200.000 hommes,

est maître de la Mongolie et du Turkestan et, à l'occasion, il occupe les provinces chinoises environnantes.

* * *

Jusqu'en avril 1927, il a eu toutes les sympathies de la Russie soviétique, dont il recevait ses munitions. Il s'est, à certains moments, rendu à Moscou et même, dit-on, à Berlin.

En avril 1927, au moment où Tchang Kaï Chek a rompu avec les communistes, on a annoncé que ceux-ci allaient nommer Feng Yu Siang général en chef de l'armée nationale, et le faire marcher contre Tchang Kaï Chek ; l'opposition violente des deux généraux eût été un grave obstacle aux progrès de la Révolution chinoise. Mais des télégrammes récents ont annoncé, au contraire, que Feng Yu Siang, comme Tchang Kaï Chek, s'est prononcé contre les communistes ; tous deux continuent à servir dans le même esprit la cause nationaliste.

Tchang Kaï Chek

Tout aussi différent que Feng Yu Siang et des anciens chefs de bandes devenus *toukiuns* est le général des armées cantonaises Tchang Kaï Chek.

Ce jeune chef (il n'a pas quarante ans) est issu d'une vieille famille de vice-rois de Canton. Il a appris au Japon l'art de la guerre. Il a été, à Canton, membre d'un conseil exécutif qu'un observateur anglais a déclaré être « le gouvernement le meilleur, le plus éclairé qu'on y ait vu de mémoire d'homme ». Il est considéré comme un militaire de haute valeur. Il est entouré d'officiers chinois que l'on dit remarquables ; certains sont chrétiens comme le sont les lieutenants de Feng Yu Siang. Jusqu'en avril 1927, il a été soutenu par les Soviets et il a eu auprès de lui un conseiller russe, le général Borodine, et un certain nombre d'officiers russes, -- comme il y a, dans toutes les armées réactionnaires du Nord, un certain nombre de Russes-blancs.

Un journaliste américain, qui a interrogé Tchang Kaï Chek en novembre 1926

(1) Francis Borrey, *Journal des Débats*, 18 juin et 10 août 1925.

à Nan Chang, et publié cet interview en décembre 1926 dans le *Hankow Herald*, nous décrit le jeune général sous des traits qui ne ressemblent guère aux portraits classiques des anciens *toukiuns*. Le général est sans uniforme spécial, sans insigne, sans décoration; il circule sans escorte. Son programme, c'est la lutte contre le militarisme des *toukiuns* et contre l'impérialisme des puissances étrangères qui soutiennent ces *toukiuns*... Tchang Kai Chek se présente à nous comme un révolutionnaire énergique et ardent.

Il n'est pas un dictateur visant à ne satisfaire que ses convoitises égoïstes; il est, du moins jusqu'en avril 1927, assisté d'un conseil militaire qui fixe les buts politiques des opérations à entreprendre. Le conseil militaire comprend alors dix membres militaires et six membres civils, dont Sun Fo, le fils du grand révolutionnaire Sun Yat Sen. Le bureau (*praesidium*) du conseil militaire comprend cinq mem-
bres.

* * *

Cependant, en avril 1927, Tchang Kai Chek a été amené à prendre nettement et même violemment position contre le communisme et contre les communistes. Maître de Changhaï, il y a supprimé les organisations communistes et les syndicats rouges, fait saisir leurs armes, fait décapiter un certain nombre d'«agitateurs» et «d'extrémistes». Les dirigeants de l'Internationale communiste l'ont déclaré «traître»; la *Pravda* l'a nommé «un Cavaignac chinois».

A-t-il, comme le disent les communistes, subi l'influence des banquiers et grands commerçants chinois, désireux de

l'utiliser au rétablissement de l'ordre? ou bien s'est-il rendu compte, — notamment à la suite des incidents de Nankin, — que les communistes cherchaient à le compromettre et à provoquer, par des massacres, une intervention étrangère, qui, par contre-coup, transformerait le mouvement nationaliste en un mouvement bolchévik? En tout cas, Tchang Kai Chek n'est pas, même alors, devenu un dictateur omnipotent. Il est resté en rapport étroit avec une grande partie du *Kouo min tang*, dont son armée continue à servir la cause.

Cette armée, — qui a été évaluée tantôt à 200.000 hommes, tantôt à un million d'hommes, tantôt à des chiffres intermédiaires, — est aussi différente des bandes chinoises classiques que leur chef diffère des *toukiuns*. Elles étonnent par leur discipline. Selon certains correspondants, même défavorables à la politique sudiste, elles se distinguent des autres armées chinoises en ce qu'elles contribuent efficacement à maintenir l'ordre (1).

Fait plus extraordinaire encore: on dit ces armées animées d'une ardeur, d'un enthousiasme qui a, jusqu'ici, toujours fait défaut aux soldats chinois. On les a comparées aux armées de la Révolution française: l'esprit de Valmy animerait ces hommes qui ont, déjà, conquis une vaste part d'un pays immense (2).

Les populations civiles, jusqu'ici terrorisées et pillées par toutes les armées chinoises, verraient, dit-on, venir sans appréhension les troupes cantonaises: même, elles attendraient, désireraient leur venue. Elles savent qu'elles auront à subir seulement des réquisitions régulières, et que, moyennant cette assurance, elles seront protégées du pillage.

(1) Dépêche d'Hankéou, au *Temps*, 5 janvier 1927: «La concession britannique, les banques étrangères, et les maisons françaises, japonaises et américaines sont défendues par les troupes cantonaises, qui s'opposent aux excès des émeutiers». Dépêche de Changhaï, au *Temps*, 23 mars 1927: «Les troupes nationalistes rétablissent peu à peu l'ordre». La seule exception au fait précédemment signalé est la grave affaire de Nankin, du 24 mars 1927: après la prise de cette ville, les soldats cantonais, en uniforme et sous la direction de leurs chefs, — selon plusieurs témoignages anglais et américains — ont pillé et commis toutes sortes de violences, tué trois Britanniques, un Américain, un Français, un Italien. Le Gouvernement de Canton attribue ces excès aux troupes nordistes battues et aux Russes blancs de l'armée de Tchang Tsun Tchang. La France, la Grande-Bretagne, les États-Unis, le Japon, l'Italie demandent des réparations au gouvernement de Canton. Celui-ci proteste contre le bombardement de Nankin par les vaisseaux anglais et américains.

(2) D'après le *Times* du 6 décembre 1926, les soldats cantonais apprennent une sorte de catéchisme: «Quies-tu? — Un camarade de l'armée rouge, combattant pour la liberté du peuple et pour les trois principes de Sun Yat Sen», etc.

La bonne réputation des troupes cantonaises facilite leur avance, que prépare, sur place, l'activité de civils animés de la même foi. Avant que les soldats sudistes atteignent la ville désignée comme objectif, des étudiants, des ouvriers, y ont déjà gagné un certain nombre d'individus et de familles à l'idéal que servent les baïonnettes de Tchang Kai Chek. Propagande qui n'est pas sans danger, des dizaines, des centaines de « révolutionnaires » sont exécutés dans toutes les villes que menace l'armée cantonaise(1).

Mais le succès récompense l'audace. Quand l'armée de Tchang Kai Chek se présente devant la ville, souvent elle y pénètre sans coup férir. Les troupes adverses s'enfuient, ou se rallient au chef qui les a vaincues : celui-ci fait suivre aux soldats de l'armée opposée un cours d'instruction civique et politique, puis il les incorpore à sa propre armée. Les anciens adversaires collaborent de bon cœur à la même tâche nationale.

A tous ces points de vue, les armées cantonaises se différencient des anciennes armées chinoises autant que s'en distinguent les armées de Feng Yu Siang, qui, d'ailleurs, servent la même cause.

Ainsi on aurait tort de voir dans la guerre civile actuelle le pur et simple recommencement des agitations anciennes provoquées par les convoitises égoïstes de chefs militaires puissants. Pour la première fois, peut-être, dans l'histoire de la Chine, ces armées, ou, du moins, certaines d'entre elles servent un idéal. La lutte oppose des chefs qui ont, sur la direction du pays, des vues différentes. Le problème militaire ne peut être résolu en lui-même : il se prolonge nécessaire-

ment en un problème de politique intérieure chinoise.

Que signifie l'opposition du Nord et du Sud? Quelles sont les vues de Tchang Tso Lin? Quel est le programme de ce *Kouo min tang* que servent à la fois Feng Yu Siang et Tchang Kai Chek?

Le Nord et le Sud

L'immense Chine n'a jamais été une nation centralisée; elle a toujours été plutôt une fédération de provinces — de provinces aussi vastes que le sont, en Europe, des Etats. On peut constater une certaine parenté de mœurs entre les provinces voisines, et des divergences accrues entre les provinces plus lointaines. La langue parlée même peut être différente. Un originaire du Tchéli ne se fait pas comprendre des gens du peuple à Canton,

Et cependant il n'y a pas deux Chines, sinon dans le vocabulaire politique actuel. Les Chinois, qu'ils appartiennent au Nord ou au Sud, se sentent compatriotes et veulent rester membres d'une même unité nationale. Dans tous les pays étrangers, ils se groupent sans distinction d'origine. En Chine, ils sont unanimes à repousser l'idée d'une division définitive. Lorsque l'ambassadeur anglais, M. Miles Sampson, a proposé que les puissances reconnaissent deux gouvernements en Chine, son projet a été repoussé à Pékin comme à Canton.

La distinction du Nord et du Sud est purement politique. L'étiquette de nordiste désigne ce qu'ailleurs on désignerait par le mot de réactionnaire; l'étiquette de sudiste désigne ce qu'ailleurs on désignerait par le mot de républicain avancé. La frontière politique ne correspond ni à

(1) « La ville chinoise est devenue la ville de la terreur. Un cortège sinistre, rappelant les scènes du moyen âge, parcourt les rues; c'est la « patrouille des exécutions » Une douzaine de soldats, baïonnette au canon, avancent lentement, sur rangs de deux, dans les rues étroites. Derrière eux paraît la silhouette menaçante de l'exécuteur municipal, tenant en l'air une lourde épée dans une gaine de soie rouge. Lorsque le cortège apparaît, tout bruit cesse. Un frisson passe dans la foule devenue silencieuse et grave. « Cette marche solennelle n'est pas une vaine menace. Donzè têtes au moins sont tombées depuis hier matin, vingt-cinq en tout jusqu'à présent, dans la ville chinoise qui borde la concession internationale. C'est une justice sommaire. Aperçoit-on des agitateurs, de simples coolies ou des étudiants à lunettes, distribuant des tracts de propagande cantonaise ou essayant d'intimider des commerçants, immédiatement un coureur appelle la patrouille des exécutions. L'exécuteur public s'avance et lève son épée. Le coupable est saisi, maintenu à genoux pendant que les soldats contiennent la foule. Un instant plus tard la tête est hissée au bout d'une haute perche, exposée à la vue de la foule terrorisée. » (*Daily Mail*, télégramme de Changhaï du 21 février 1927).

une différence de race ni à une frontière linguistique ; il y a des nordistes au Sud et des sudistes au Nord. Si les républicains avancés ont établi à Canton leur centre d'action, c'est seulement parce qu'ils ont dans les provinces méridionales de la Chine un plus grand nombre de partisans.

Au sens politique du mot, Tchang Tso Lin est le principal représentant militaire du Nord ; Tchang Kai Chek et Feng Yu Siang appartiennent au Sud, c'est-à-dire au *Kouo min tang*.

Les Nordistes

Que veut le nordiste Tchang Tso Lin ? Il a répété qu'il combat le bolchevisme. Déclaration évidemment destinée à lui rendre favorables les puissances hostiles aux Soviets ; mais formule toute négative. Il serait difficile d'attribuer au dictateur de Moukden, — comme aux autres *toukiuns* luttant pour satisfaire leurs ambitions personnelles, — un programme précis de politique positive (1).

Entre les militaristes du Nord et le *Kouo min tang*, prenait place, lors de mes derniers séjours en Chine (2), un parti républicain modéré, le *parti progressiste*, *Shin pou tang*, ayant pour principal représentant M. Liang Chi Chao (3). Mais ce parti modéré semble avoir disparu de la scène politique, écrasé entre les partis extrêmes : les gouvernants qui se succèdent à Pékin sont de simples instruments aux mains du général le plus fort.

Aux *toukiuns* réactionnaires ne s'oppose plus que le *Kouo min tang*, ou *parti du peuple*.

Le Kouo Min Tang

Le *Kouo min tang* a été fondé par un homme qui a exercé en Chine la plus

grande influence, et dont la réputation a grandi encore après sa mort, si bien qu'il est aujourd'hui l'objet d'une sorte de culte : Sun Yat Sen.

Né dans la province du Kouang Tourg en 1866, élevé au collège de Honolulu, puis au *Queen's Collège* de Hong Kong, dans un milieu de culture européenne, il étudie la médecine à l'École de Médecine de Hong Kong.

Mais il s'intéresse surtout aux problèmes politiques et économiques, accepte les solutions les plus audacieuses, s'affilie à la société secrète la Triade, dont il devient bientôt le chef. Sur le point d'être arrêté, il se sauve ; il vit à l'étranger, dans des milieux chinois qu'il gagne aux idées révolutionnaires. Il prépare la révolution qui éclate à la fin de 1911. Il est nommé président du premier gouvernement républicain, cède la présidence définitive à Yuan Che Kai, puis s'oppose à Yuan et ensuite au premier ministre Touan Cui Joui, qu'il accuse de viser à la dictature. Il est nommé généralissime des armées républicaines que les provinces révoltées du Sud lèvent contre le gouvernement de Pékin.

C'est Sun Yat Sen qui a formulé le programme en trois points auquel reste attaché le *Kouo min tang*. Il faut accomplir en Chine une triple Révolution :

Révolution nationale : la Chine doit échapper à la tyrannie des Mandchoux, qui lui imposent la domination d'une race étrangère.

Révolution politique : le peuple, ayant chassé l'empereur mandchou, doit proclamer la République.

Révolution sociale : il faut mettre fin à la misère par l'organisation économique et par une large intervention de l'Etat

(1) Cependant, selon le correspondant du *Times* à Pékin, Tchang Tso Lin aurait constitué une Commission politique qui lui aurait, en mars 1927, adressé certaines « suggestions » : développement de l'esprit démocratique ; coopération entre le capital et la main-d'œuvre ; relèvement de la moralité officielle ; développement de la moralité du peuple ; restauration de la souveraineté nationale et abolition des traités négatifs, etc.

(2) L'auteur de cet article, qui avait entre vu la Chine en 1901, en a traversé une partie du début d'octobre à la fin de décembre 1917, puis, de nouveau, en mai 1919 (Moukden, Pékin, Tsinanfou, Hankeou, Changhaï, Hongkong, Canton, Yunnanfou).

(3) Sur le programme de ce parti, voir mon livre *La Chine et le Japon politiques* (Paris, Alcan, 1911).

(Sun Yat Sen pensait que l'Etat pourrait fixer la valeur des propriétés foncières, s'attribuer la plus-value du sol selon une conception inspirée d'Henry George, et, avec ces ressources, supprimer les impôts et créer les institutions utiles à la masse).

L'idéal est donc le *gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple*. Tels sont les trois principes de Sun Yat Sen, qu'apprennent aujourd'hui encore les soldats du général Tchang Kai Chek.

Lors de mon passage en Chine, pour mieux connaître les idées du *Kouo min tang*, j'entrai en rapport avec les principaux représentants du parti du peuple. A Pékin, un ami réunit un soir, dans le mystère d'une chambre d'hôtel, et pour un confidentiel entretien, quatre anciens ministres, les chefs du parti d'opposition, se trouvant alors dans la capitale. A Canton, j'allai rendre visite au généralissime, « le docteur Sun » — comme on l'appelait — en son quartier général de la Briqueterie. Comme il était malade, il me fit recevoir par son chef d'état-major, le général Hoang Ta Ouei, jeune officier ayant étudié dans une école militaire belge, et parlant bien le français : j'eus avec lui une longue conversation, cependant qu'une sentinelle révolutionnaire, baïonnette au canon, gardait la salle où nous nous entretenions. J'entendis le général me dire avec entrain et gaieté ces mots, que j'eus alors le tort de prendre pour une plaisanterie méridionale, ou sudiste : « S'il le faut, nous irons j'usqu'à Pékin ! »

Je passai, à Canton, avec plusieurs représentants du *Kouo min tang*, une soirée charmante, où ils tinrent à me faire apprécier les plats les plus raffinés de la cuisine chinoise : potage aux nids d'hirondelle avec œufs de pigeon pochés, ailerons de requin, canard laqué, tortue aux noisettes grillées, tripes de morue aux pétales de chrysanthème...

Les leaders du *Kouo min tang*, que j'interrogeai alors, réclamaient l'établissement d'une République parlementaire basée sinon sur le suffrage universel, jugé alors impossible, en tout cas sur un large suffrage, du moins au premier de-

gré. Ils souhaitaient une décentralisation administrative allant jusqu'à l'élection des gouverneurs de province, mais réclamaient une organisation centralisée des affaires étrangères, de la justice, des finances, de l'armée.

Le programme du *Kouo min tang* est sans doute resté le même. Mais certaines questions ont pris une importance toute spéciale. Les leaders du parti du peuple ont toujours été hostiles au pouvoir des dictateurs militaires; mais ils ont compris de mieux en mieux que la toute-puissance des *toukiuns* est le principal obstacle à la réalisation d'une République véritable et l'avènement d'un Etat fort. L'hostilité au « militarisme » est l'un des traits caractéristiques du *Kouo min tang*.

Puis, derrière les *toukiuns*, les républicains chinois ont vu de plus en plus nettement manœuvrer les puissances étrangères qui font peser sur leur pays une sorte de protectorat humiliant, et qui rêvent d'étendre encore leur mainmise sur ce riche territoire. L'hostilité au « militarisme » chinois s'accompagne d'une opposition de plus en plus marquée à l'« impérialisme » des puissances.

Ainsi, le *kouo min tang* est devenu un parti sinon nationaliste, du moins ardemment national.

Prônant une révolution à la fois politique et sociale, il a toujours attiré, il attire encore tous ceux qui souffrent dans leur vie matérielle et qui aspirent à une transformation économique. Il y a de terribles misères dans ce pays qui possède de si grandes richesses naturelles : les miséreux se tournent spontanément vers un parti qui leur promet de mettre fin à leurs souffrances. Aujourd'hui, bien des Chinois attribuent une partie de ces misères à l'intervention de l'étranger, par exemple au tarif douanier, imposé par les puissances, qui nuit à l'industrie, au commerce, à toute l'activité du pays.

Ce ne sont pas seulement des raisons d'ordre économique qui expliquent les progrès du *Kouo min tang* : des hommes

qui ne souffrent en rien dans leur vie matérielle, des intellectuels désintéressés, des riches même se rallient au parti du peuple par patriotisme.

Le Patriotisme chinois

Le développement — certains diront : l'apparition — du sentiment national en Chine est l'un des grands faits de l'heure présente. Pourquoi ?

On a souvent remarqué combien le Chinois est égoïste, intéressé, avide. La pauvreté, si répandue, la crainte de la misère, l'âpre lutte pour l'existence, ont créé des habitudes mentales et sentimentales qui se retrouvent dans des milieux même aisés. La vie matérielle, la nourriture, l'argent, sont les préoccupations dominantes, les grands sujets de conversation. Cependant, il est faux que le Chinois ignore tout sentiment désintéressé. Nul ne peut lui contester un sentiment familial si vif qu'il amène parfois l'individu à se sacrifier aux siens.

De même, c'est par une vue superficielle qu'on lui contestait tout attachement à son pays. Le Chinois est très sensible aux humiliations infligées à son peuple, bien qu'il affecte parfois de dissimuler cette émotion.

Surtout les Jeunes-Chinois, qui ont reçu la culture dite occidentale, considèrent le patriotisme comme un devoir d'une haute valeur; ils se sentent, plus que d'autres, tenus de résister aux exigences injustifiées de l'étranger. Ils opposent aux convoitises des puissances l'idéal d'indépendance nationale, de liberté démocratique, d'égalité humaine, que les plus grands penseurs d'Europe et d'Amérique ont noblement exprimé.

*
**

Les Jeunes-Chinois ont été particulièrement sensibles à l'exemple donné par le Japon. Le triomphe du Japon sur la Russie en 1905 a profondément ému la Chine comme il a soulevé d'un immense espoir tous les Extrême-Orientaux. Un jour viendra où les Asiatiques seront délivrés de la tyrannie européenne, les Jaunes sauvés du *péril blanc*. L'égalité doit régner

entre les races comme entre les hommes. Si les Jeunes-Chinois ont voulu transformer leur pays, c'est pour lui permettre de devenir fort, comme le Japon, et capable de maintenir, par la force, son indépendance. Ils ont cherché à répandre dans le peuple ce patriotisme qu'ils admirent chez les Japonais.

La grande guerre de 1914, où se sont affrontées les puissances européennes, n'a pas contribué à relever en Chine le prestige de l'Europe. Cette « folie sanglante » a choqué les plus sages des Chinois, formés au pacifisme par les leçons de Confucius et de Mencius.

La Conférence de la paix, — au cours de laquelle la Chine alliée a dû abandonner aux convoitises japonaises une part d'elle-même, le Chantoung, alors que toutes les autres puissances réalisaient leurs ambitieux désirs, — a été pour les Chinois une cruelle expérience. Ils ont compris la vanité du droit qui ne s'appuie point sur la force. Leur hostilité à l'étranger s'est encore accrue.

Il n'est pas douteux que la Troisième Internationale a aidé de tout son pouvoir ce mouvement national chinois pour l'utiliser à ses fins. Mais il serait absurde d'expliquer par le seul Bolchévisme la situation actuelle de la Chine. Il serait faux de voir dans le *Kouo min tang* un parti bolchéviste.

Le Kouo Min Tang et le Communisme

Le *Kouo min tang* réunissait — du moins jusqu'en avril 1927 — des républicains des nuances les plus diverses: c'était une sorte de cartel des gauches dont les communistes acceptaient jusqu'alors de faire partie. Il y avait donc une extrême-gauche communiste extrêmement active, en contact étroit avec Moscou. Mais le reste du parti, même alors, gardait son indépendance à l'égard de la Troisième Internationale.

Quand Tchang Kaï Chek a jugé nécessaire de rompre avec les communistes, en avril 1927, s'est produite une scission complète entre les communistes et les éléments plus modérés du *Kouo min tang*. Il y a aujourd'hui deux gouverne-

ments révolutionnaires hostiles l'un à l'autre: le gouvernement communiste d'Hankéou, le gouvernement nationaliste de Nankin, dont l'influence paraît dominer aussi à Canton.

*
**

Il ne semble pas douteux que les communistes soient une assez faible minorité en Chine; un nationalisme plus modéré correspond mieux aux tendances de l'ensemble du peuple.

Le peuple chinois est essentiellement traditionaliste et familialiste, peu enclin à des nouveautés aussi bouleversantes que celle de la nouvelle société russe. Les seuls éléments qui pourraient être accessibles à la propagande moscovite seraient, outre certains milieux intellectuels, les prolétaires de la grande industrie: or, ils ne sont pas plus de 5 millions sur 400 millions d'habitants, 85 pour 100 des Chinois sont agriculteurs: ils travaillent avec acharnement des lopins de terre dont ils sont souvent propriétaires, auxquels ils tiennent passionnément, et sur lesquels ils ne désirent point voir s'étendre le contrôle de la collectivité. Les petits et grands commerçants particulièrement après au gain, ne sont pas plus que les paysans, perméables aux thèses communistes.

Au milieu de l'année 1925, l'ambassadeur des Soviets, Karakhan, se félicite de l'influence exercée par son pays sur les milieux universitaires; mais il constate que « le mouvement communiste en Chine est fort limité ». A la session plénière du Comité exécutif de la Troisième Internationale, les 29 novembre et 2 décembre 1926, le délégué des communistes chinois, Tang Pin Sian, proteste contre « la surestimation puérile des résultats obtenus »: il reconnaît que la révolution chinoise actuelle n'est pas une révolution communiste, mais une révolution nationale.

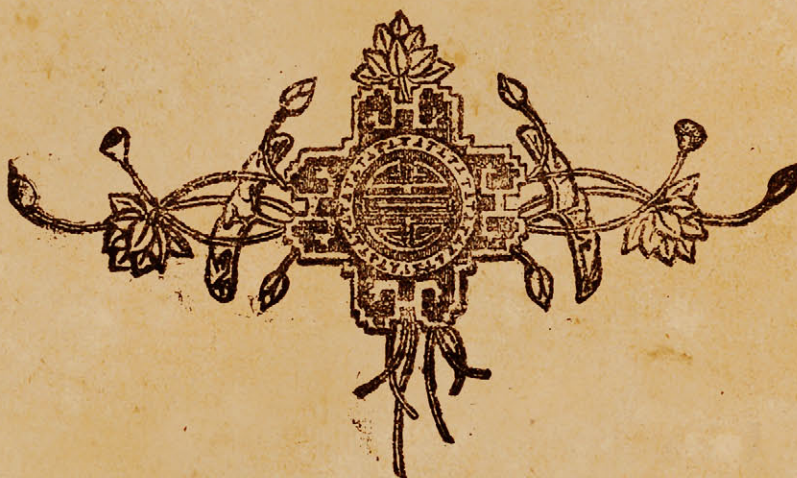
Parti national, le *Kouo min tang* condamne les privilèges dont jouissent, à l'heure actuelle, les étrangers en Chine. Ainsi le problème de politique intérieure chinoise est lié à un problème plus vaste de politique internationale.

On étudiera plus loin cet important aspect de la question chinoise: les plaintes des Chinois, la réponse des étrangers; les rapports actuels de la Chine et des puissances.

(A suivre)

FÉLICIEN CHALLAYE

(Cahiers de la Ligue des Droits de l'Homme)



L'ORGANISATION D'UN VOYAGE D'AFFAIRES EN EXTRÊME-ORIENT

Le Japon, la Chine, les Philippines, les Etats des détroits, peuvent être parcourus en une saison — la saison froide qui va de septembre à avril. Cependant, pour une œuvre de pénétration d'une certaine ampleur, il faudrait compter avec un séjour de plusieurs mois dans chacune des contrées en question.

Pour le Japon, c'est la période comprise entre octobre et mai, inclusivement, qui est la plus propice, tant au point de vue du climat qu'à celui des affaires.

Le moment qui se prête le mieux à une visite de ce pays va de la fin de septembre au début de décembre ; les mois d'avril et mai sont également favorables. Du début de la saison pluvieuse qui commence vers le 1er juin et dure un mois, jusqu'au milieu de septembre, l'activité dans tous les domaines est à son point le plus bas en raison du climat désagréable. En dehors de cette période, la seule à éviter par le voyageur est la semaine qui suit immédiatement le 1er juillet lorsque le calme règne partout.

En règle générale, l'homme d'affaires devra se borner à une visite des deux principales régions. La première d'entre elles est celle de la capitale. L'activité commerciale et financière du pays est en effet centralisée en grande partie à Tokio. Le siège central de toutes les firmes d'importation et d'exportation les plus importantes s'y trouve et toute industrie d'une certaine importance y possède au moins un bureau. Yokohama, port principal du Japon et marché central de la soie brute, n'est éloigné de Tokio, d'où on l'atteint facilement par chemin de fer ou tramway, que de 20 milles. Outre la région de Tokio, il y a la région industrielle d'Osaka qui comprend le port important de Kobé.

Beaucoup de grandes entreprises manufacturières du Japon se trouvent situées dans cette région, qui comprend également Kyoto, ancienne capitale et métropole intellectuelle du Japon.

Ces trois villes sont situées dans un rayon de 60 milles et reliées entre elles par un excellent réseau de tramways et chemins de fer. On va de Tokio à Kobé-Osaka en 12 à 14 heures. Service de wagons-restaurants et wagons-lits excellent. Il en va de même des hôtels.

Du Japon on atteint la Corée soit par le train, soit par le bateau ; la meilleure communication est donnée par la ligne de chemin de fer jusqu'à Shimonoséki (à 24 heures d'express de Tokio), et de là par le ferry-boat jusqu'à Fusan et de Fusan à Séoul (Keijo), la seule ville présentant de l'importance au point de vue commercial. Le climat est le même qu'au Japon. Les hôtels sont bons.

La plupart des hommes d'affaires parcourant la Chine jugent bon de s'arrêter dans les cinq principales villes, c'est-à-dire Pékin et Tien-tsin au nord, Chang'ai au centre et Hong-kong et Canton dans le sud. De toutes, Chang'ai est de beaucoup la plus importante ; la moitié environ du commerce extérieur total de la Chine se fait par ce port et les firmes les plus importantes y ont leur siège central.

Hong-kong est le principal entrepôt de la Chine du sud et revêt une importance considérable comme place de commerce et de transit. Toutes les firmes participant au commerce de la Chine du Sud y ont des bureaux, ces derniers n'étant, souvent, que des succursales du siège de Chang'ai. La plus grande partie du commerce se fait avec la ville voisine de Canton, le centre commercial le plus important de la Chine du Sud.

Tien-tsin est le port principal et la ville de commerce la plus considérable de la Chine du nord. C'est là qu'aboutissent les produits de la Chine du nord et elle a également la plus forte importation de cette contrée. Le rôle commercial de Pékin est minime, cette ville n'a d'importance qu'en tant que siège du gouvernement.

Il est recommandé aux voyageurs de préparer leur itinéraire de manière à atteindre la Chine du nord et du sud durant les mois de printemps et d'automne, alors que le climat est le plus agréable et que les affaires battent leur plein. Cependant, s'il y a obstacle à cela, on peut choisir toute période située entre le milieu de septembre et le début de juin. Autant que possible, il faut éviter les mois d'été, en raison de la chaleur excessive et de la stagnation du commerce à ce moment. Il sera sage également d'éviter la période de vacances prolongées auxquelles donnent lieu les fêtes du 1er de l'an chinois, lequel tombe habituellement au début de notre mois de février. Hong-kong et Canton,

en raison de leur climat semi-tropical, devront être visités durant l'hiver.

Pour les Philippines, la saison la plus indiquée est celle qui va de novembre à février. Il y a un service chaque semaine de Manille à Hong-kong (641 milles marins). L'humidité est très grande durant la saison pluvieuse où l'on a également à souffrir de typhons.

La vie commerciale des îles est concentrée dans la capitale, Manille, où se trouvent la plupart des maisons d'importation et d'exportation. Pratiquement, toutes les agences sont à Manille. Hoïhao, à 340 milles de Manille, est le centre d'embarquement du sucre provenant des régions productrices du voisinage, ainsi que la place de commerce des îles occidentales du groupe Panay et Negros.

Cebu, à 392 milles de Manille et venant immédiatement après au point de vue de l'importance commerciale, est le centre de l'industrie du copra desséché et du chanvre. C'est également le point de transbordement pour la plus grande partie du commerce du nord de Mindanao. Zamboargo, à 512 milles de Manille, dessert la partie sud des îles de Mindanao et de l'archipel Sulu, situé au sud-ouest.

Par Malaisie, on entend la péninsule de Malacca (anglaise) et les Indes néerlandaises. La région de la Malaisie britannique présentant de l'intérêt pour l'homme d'affaires est située entre Penang et Singapour, d'où l'on rayonne à travers toute la Malaisie. Le voyage pour remonter la péninsule, à travers les États fédérés et non fédérés de la Malaisie, peut être accompli par bateau, chemin de fer ou automobile — les routes étant bonnes — ou par une combinaison de ces trois moyens de transport. Malacca, Suremban, Kuala Lumpur, Ipon et Penang sont les principaux centres au nord de Singapour.

Batavia, à 30 heures de bateau de Singapour est la capitale des Indes orientales néerlandaises et le siège de la plupart des départements du gouvernement de la Colonie. N'étant pas un port, la ville est desservie par celui de Tandjono Prick, à une demi-heure de distance. Bandoeng, à 7 heures de Batavia par Buitenzorg ou cinq heures et demie par une autre route est en train de devenir le siège de plusieurs administrations importantes du gouvernement de la colonie : son activité industrielle devient de plus en plus considérable et elle ne saurait être laissée en dehors de la route d'un homme d'affaires.

Dj jakarta, au centre de la partie sud de Java, à environ 335 milles de Batavia, est si-

tuée dans la région sucrière. De là à Soerabaya, le voyage se poursuit à travers la région du sucre.

Soerabaya, 36 heures de bateau ou 17 heures de chemin de fer de Batavia est le principal centre de commerce des Indes orientales néerlandaises. Les principaux objets d'importation sont les machines et articles similaires.

Deux villes importantes sur la côte nord de Java méritent l'attention au point de vue commerciale. Semarang est le centre principal de la partie centrale de Java, où la population est très dense et Cherbon, 140 milles à l'est de Batavia ou 4 heures et demi par chemin de fer, a un commerce important, fait surtout de l'exportation du sucre.

Le centre principal du commerce de Sumatra l'île productrice de caoutchouc et de tabac, est Medan, non loin de la côte nord-est, à 25 heures de bateau de Singapour. Cette ville est reliée à Balawan-Deli, son port, par une route automobile excellente. Medan fait des affaires d'importation considérable ; c'est une ville ayant le goût de l'entreprise, très moderne.

Les chemins de fer laissent à désirer, à Sumatra, au contraire les routes y sont très bonnes et l'une d'entre les meilleures relie Medan avec Padang sur la côte ouest de la partie centrale de l'île. Cette dernière ville, qui dessert également un service hebdomadaire avec Batavia, doit sa réputation principalement à l'exportation du café. Patambang, au Sud-est de Sumatra, est un port excellent où l'on embarque le café, caoutchouc, pétrole, charbon de rotin.

Près de Patambang se trouve une grande raffinerie de pétrole. Dans l'établissement d'un projet de voyage à Sumatra, on devra tenir compte de ce fait que la plus grande partie de la côte est de l'île est desservie par Singapour et Penang, tandis que l'extrême sud et le sud-est se trouvent plutôt dans le rayon de Batavia.

Un homme d'affaires n'arrivera pas aux Indes avant le 1er novembre et devra faire en sorte de les quitter avant la fin de mars. L'opinion la plus répandue est qu'octobre est le mois le plus mauvais de l'année, à Bombay. C'est pendant la saison d'hiver qui commence à Calcutta vers le milieu de novembre, et un peu plus tard dans l'Inde centrale et méridionale, que le voyageur se trouvera dans les meilleures conditions.

À Calcutta, la température commence à devenir incommode vers le milieu de

mars. La saison des pluies aux Indes varie de juin à Septembre, selon la situation, tandis que durant les mois d'avril et mai, chauds et secs, l'air est rempli de poussière. A Madras, les mois d'octobre à décembre sont très humides et l'on ne saurait visiter cette ville à pareille époque où la pluie tombe à torrents, rendant la circulation difficile. Sur le plateau central, le Dekkan, il fait très chaud durant mars, tandis que la température monte très haut dans le Sind et le Rajputana durant juin. A Lahore et Delhi, la température est fraîche en janvier, mais pas absolument froide, alors que dans les stations des collines les chutes de neige sont fréquentes, rendant indispensable le port de vêtements chauds.

Venant d'Europe par Suez, le voyageur homme d'affaires s'arrêtera tout d'abord à Bombay, le centre cotonnier des Indes, fournisseur du territoire de Bombay et d'une partie de l'Inde Centrale, du Mysore, Hyderabad, Berar, d'une partie des provinces centrales, des provinces unies et Delhi.

Bombay possède un port excellent, des communications ferroviaires parfaites et, d'une façon générale, peut être considéré comme le centre commercial de l'Inde ayant le plus d'avenir. De Bombay, on ira par chemin de fer à Karachi : ou bien, si ce port n'est pas compris dans l'itinéraire, la prochaine étape sera Delhi.

De Delhi, on pourra pousser jusqu'à Simla, Lahore et Peshawar, villes situées dans les provinces du nord.

Quittant Delhi, dans la direction est, l'itinéraire mène à Calcutta, via Lucknow, Allahabad et Benares, Calcutta, qui détient, pratiquement, le monopole du marché du jute, est le grand centre de répartition de la plaine et du delta du Gange. Son commerce est, d'une façon générale, entre les mains des Anglais, alors qu'à Bombay les Hindous

contrôlent beaucoup de grandes affaires. Dans le cas où Rangoon figurerait sur l'itinéraire, il serait expédient d'en faire l'objet de l'étape suivante, et d'y aller par bateau, pour se diriger ensuite sur Colombo. Dans le cas contraire, on ira à Colombo, via Madras par chemin de fer ou directement par bateau et de Colombo l'on pourra pousser jusqu'à Madras.

En général les compagnies de chemins de fer aux Indes ont du bon matériel et les conditions de voyage en première classe sont satisfaisantes. Cependant le voyage par mer est préférable dans la plupart des cas, quoique exigeant une plus longue durée. Bombay et Calcutta sont distantes d'environ 36 heures par chemin de fer, et le voyage entre Pune et l'autre de ces villes et Madras exige à peu près la même durée. Vingt-quatre heures environ sont nécessaires pour le voyage entre Madras et Colombo qui comporte à la fois un parcours par voie ferrée et par bateau.

Rangoon, le grand port exportateur de riz traite la plus grande partie du commerce de la Birmanie, laquelle est séparée du reste de l'Inde au point de vue économique. De Rangoon on pourra faire une pointe jusqu'à Mandalay.

Colombo est le centre répartiteur de l'île et de la région de Ceylan. Il possède d'excellentes communications par chemins de fer avec Madras, interrompus seulement par la brève traversée du détroit. Les parties orientale et centrale de l'Inde sont desservies par Madras, placée à la tête d'un bon réseau de communications. Un excellent service de vapeurs fonctionne entre Colombo et Singapour.

(De Saïgon républicain)

